

JEAN-FRANÇOIS ROSEAU

*Les rêveries
de Barbey*

LES PASSE-MURAILLES

À Paul

« Ah, charme des fenêtres illuminées dans l'obscurité,
qui oserait encore vous décrire
après Barbey d'Aurevilly ? »

Mateiu CARAGIALE, *Remember*

« Et ce soir, après quarante ans, Saint-Lô m'évoque
la fenêtre éclairée du *Rideau cramoisi*
– comme si j'avais oublié d'éteindre la lumière
dans mon ancienne chambre ou dans ma
jeunesse. »

Patrick MODIANO, *Pedigree*

« Je m'emballe
Revenons à l'écrit
"J'écris comme je parle quand l'ange de feu de la
conversation me prend comme prophète"
écrivait en substance dans je ne sais plus quoi
Barbey d'Aurevilly »

Joseph PONTIUS, *À la ligne*

PROLOGUE

La Normandie que je connais se tient loin des remous de l'Atlantique.

Son air est moins venteux et ses vents moins saumâtres. Là-bas, les champs ne se dévoilent qu'avec la pudeur des bocages, leur nudité se couvrant de charmillles, de houx et de noisetiers qui, au gré des saisons, dévorant les clôtures ou s'y substituant, ébauchent, entre les pâturages, des haies de broussailles aux couleurs changeantes, envahies de mûres en septembre. Dans cette région de l'intérieur, qui n'est ni celle des plages huppées, ni celle des vieux bourgs ravagés par les bombardiers de la Libération, le tracé brun des colombages et la brique des châteaux quadrillent, le long des routes et au seuil des forêts, un paysage de plaines, de peupliers et d'élevages ruminants sous la bruine et le soleil mouillé qui succède aux pluies vives. Cette Normandie, que l'on dit haute, partage avec la basse, sa sœur, un même goût séculaire du calva et du bar, pêché sur les côtes de la Manche, qui figurent l'un et l'autre, des hauteurs du pommier aux profondeurs marines, les saveurs simples et fortes que la nature a données aux Normands. Cette région-là se prête aux promenades loin des routes, sur des sentiers jonchés de feuilles rousses et de bogues à l'automne, de boue gelée l'hiver et de bouquets sauvages

que le printemps plante sur leurs bords. L'été, on y subit parfois de suffocantes chaleurs, qui assèchent les jardins et leurs mares, quand des lièvres pressés, aux premières heures du jour, fendent la brume basse et dense sous la lueur des phares. L'hiver, les congères bossellent les chemins et le gel menace la tuyauterie des maisons trop longtemps délaissées. Comme partout, me direz-vous. Peut-être, mais c'est en Normandie que j'ai pu mesurer au mieux l'alternance des saisons.

Chaque région a ses écrivains dont la postérité fait la fierté locale.

Ceux-là revendiquent plus ou moins l'ancrage de leur enfance, cultivent plus ou moins leurs racines et célèbrent à divers degrés le lieu de leur naissance ou de leur adoption. La Provence a Mistral ou Daudet. L'Anjou, du Bellay. La Bretagne, Chateaubriand. Le Berry, George Sand. La Normandie, comme bien d'autres provinces, a de quoi hésiter : Flaubert a certainement la palme, et ce n'est pas Maupassant qui dirait le contraire, mais Barbey n'est pas loin, aux antipodes esthétiques et idéologiques du père de *Madame Bovary* qu'il range du côté des sans-âmes, dans le fourre-tout des écrivassiers mécréants péchant par souci de réalisme et de neutralité morale. Barbey d'Aurevilly manque d'humour. Non d'ironie ; la sienne est incisive et toujours outrancière. Celle de Flaubert, pense-t-il, manque de hauteur. Serait-ce parce qu'elle ne sert aucun projet de nature transcendante ? Si le romancier, dans son œuvre – on connaît la formule de Flaubert –, « doit être comme Dieu dans l'univers »,

alors comment servir Celui auquel on se compare? La différence n'est pas anecdotique; c'est même une sorte de *casus belli* entre l'agnostique en veston et le chrétien en redingote. Pourtant, ils auraient pu s'entendre, ces deux-là... Les sujets ne manquent pas, bien au contraire, où les deux incompris auraient pu *accorder leurs violons*, sinon dans l'enthousiasme, au moins dans le dénigrement. Car du violon, ils ne prennent que l'archet et frappent sans retenir les coups. Contre l'Académie française, la bourgeoisie, le négoce, la laideur, les masses, la bêtise (non, l'ignorance!), la ville, les platitudes, le déshonneur, la tiédeur, la gloire, la fadeur des études de droit, le Victor Hugo des *Misérables*, la fausse pudeur ou les bonnes mœurs intransigeantes dont ils firent tous les deux les frais par excès d'audace ou de lucidité.

Sans s'attarder sur leurs nombreux écarts, ni sur leur antipathie réciproque, Léopold Sédar Senghor, Normand d'adoption, versifiant à Verson comme il présidait à Dakar, fait de Flaubert et de Barbey deux auteurs emblématiques de la « normandité », concept brièvement développé dans une conférence de 1986 à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Les rapproche notamment, explique Senghor, et comme il a raison! un « tempérament riche et fort : sanguin, terrible et sensuel », qui caractérise également Maupassant. Mais de cette conférence, où la « normandité » – comme on dit négritude, quoique le mot soit volontairement plus abstrait – est présentée comme un « lyrisme lucide » traversant l'œuvre des écrivains

normands depuis le grand Corneille, on retiendra surtout les derniers mots, rapides, mais subtils sur la phrase de Barbey, dont Senghor nous dit qu'elle est « longue et balancée comme le vent d'Ouest soufflant sur la forêt normande ». Le jugement est d'un homme qui connaît et qui aime la région. D'ailleurs – sait-on jamais ? – c'est peut-être à Verson, dans la demeure de son épouse, Colette de Betteville, un décor digne du monde des *Diaboliques*, si loin de la corniche où s'étend sa maison dakaroise, que le chef d'État sénégalais aura vu défiler, en imagination, les noms à particule composant la galerie des personnages de notre auteur.

Pour ma part, parce qu'il faut bien nourrir son imagination de ce qu'on connaît, je me suis souvent représenté les personnages de Barbey d'Aureville dans les paysages de Flaubert et de la Normandie intérieure. Les bocages m'ont fourni un décor familial, plus que les falaises du littoral qu'il décrit à merveille. On imagine avec les images cumulées et les lieux personnels qu'on arrange à sa guise. À ma première rencontre avec les livres de Barbey, je ne connaissais pas Valognes ; à peine Granville et si peu Coutances où se déroulent pourtant la plupart des intrigues de ses œuvres. Mais j'ai souvent marché dans l'Eure. De toute façon, haute ou basse, la Normandie est une. L'histoire de leur scission est un problème récent. Ce n'est pas un problème, d'ailleurs. La réforme territoriale de 2015, sur laquelle j'eus l'honneur de travailler auprès d'un sénateur breton, a réglé la question. J'ignore ce qu'il restera dans trente

ans de ce redécoupage, mais nous voilà dotés de treize grandes et belles régions taillées à la mesure du village planétaire. Avant qu'une nouvelle loi ne vienne un jour remettre en cause les promesses de celle-ci – c'est le jeu du tourniquet législatif et des manèges électoraux –, il n'y a plus désormais qu'une seule et même province, une Normandie unique, comme ce duché plusieurs fois séculaire dont Barbey encensait la grandeur, chérissant par idéalisme et méconnaissance les temps de la royauté qu'il croyait plus heureux que son siècle.

Barbey d'Aurevilly, disons-le, a des réflexes de vieux barbon jamais content. Certains auteurs sont ainsi. On leur connaît peu d'enthousiasmes, mais ils excellent dans la critique comme elle se faisait autrefois. Violente, acerbe, cruelle. Erronée peut-être, injuste sans doute, mais raffinée, intransigeante et ambitieuse. Barbey, admirable critique, ne se veut pas moins écrivain dans ses romans que dans la recension d'une œuvre qu'il étrille ou, plus rarement, qu'il loue. S'il est avare en compliments, il est brillant dans l'épinglage de talents usurpés ou de gloires sans mérite. Mais ses épingles, à lui, ce sont des clous. Lorsqu'il a désigné une cible – parmi les grands du siècle, bien sûr; autrement ce serait trop facile –, il écartèle, analyse, exhibe, puis crucifie sur un tableau de chasse brodé de tissus raffinés. Aux clous du charpentier, il préfère ceux du tapissier. Ils sont moins douloureux quand on se tape le doigt et conviennent mieux au plaisant de salon. Barbey est un écrivain *formidable*, styliste hors pair, drôle, spirituel. Mais ses moulinets d'escrimeur ne font mal à

personne. Hugo, Zola et même Tocqueville s'en sont très bien remis.

Murat de bibliothèque

Cette rage inoffensive, c'est ce que j'aime en lui.

C'est même, plus justement, ce qui me touche en lui.

Barbey est un perdant qui abandonne rarement une bataille jouée d'avance où il se rend à pied, sans arme, ni régiment, mais dans un uniforme à la Murat, avec perles et broderies éclatantes. « Les plus grands hommes, a-t-il écrit, en politique comme à la guerre, sont ceux qui capitulent les derniers. » Une telle pensée ne trompe personne. Il songe à la littérature. Un terrain sur lequel, par conviction et par provocation, il marche toujours à contretemps. Gracq l'avait qualifié de « chouan du Second Empire ». C'était sous-estimer son art de la contradiction et de l'anachronisme : connétable sans armée ou muscadin de la III^e République, Barbey a la rage des batailles sans coups de canon et le goût des coups de plume dans l'eau. Le style est sa monture (impétueuse, téméraire). L'ironie, sa parade (tu m'ignores, je t'attaque). La tradition, son étendard. C'est que, en république, combattre pour Dieu ou le roi dispense de rendre des comptes à celui que l'on sert. Pourtant, chacun sait bien qu'on ne peut pas triompher sans troupes et qu'il vaut mieux porter sur soi une bonne arme tranchante, à défaut de solides protecteurs,

lorsqu'on s'est taillé cent rivaux à force de polémiques et de rancœurs tonitruantes.

Il paraît qu'on ne lit plus Barbey aujourd'hui.

C'est sans doute vrai. Je ne suis pas sûr, d'ailleurs, qu'il ait jamais été un auteur à la mode, mis en avant par les programmes scolaires – façon Pagnol ou Jules Vallès, enfance oblige, et c'est très bien comme ça –, ou par la résurgence d'une idéologie dont il serait l'un des prophètes (et tant mieux pour la république!). Parmi certains de mes amis, on s'est même étonné que je puisse avoir cette idée saugrenue d'écrire sur un (mauvais) sujet fleurant bon la campagne et la vieille France d'antan. Désuet, oublié, périmé, ton Barbey. Tout le monde s'en fout. Tirez sur lui le rideau cramoisi! Le « Lagarde et Michard » qui, paraît-il, fut pour plusieurs générations un manuel d'initiation aux charmes de la littérature française, ne lui fait aucun sort, pas même un paragraphe, pas même une ligne, dans les chapitres évoquant la littérature du XIX^e siècle. Le cinéma s'y est un peu intéressé, mais sans réel succès. « La Pléiade », certes, qui est, depuis sa création en 1931 par un éditeur trop peu connu, Jacques Schiffrin, le lieu par excellence de la consécration éditoriale, avec Baudelaire au seuil du temple, l'a admis dans ses rangs au milieu des années 1960. Trente ans après Flaubert, peut-être, mais deux ans avant Boileau, qui fit longtemps autorité dans ce monde oublieux des lettres, cabotin au possible et, comme on dirait aujourd'hui, féroce compétitif.

Barbey d'Aureville, dans son œuvre comme dans sa vie, a surjoué l'aristocrate en surplomb, loin des masses, des cabales et des institutions. En démocratie, pareil théâtralisme nobiliaire a mécaniquement entraîné son déclassement. À vouloir jouer ainsi, méprisant les athées, les matérialistes, les positivistes et les idéalistes, il ne l'a pas volé. Mais c'est la question de son rang dans la littérature qui me paraît plus judicieuse et non moins épineuse que celle de son statut social. Je ne saurais dire si c'est un grand auteur, mais c'est un écrivain qui compte, incontestablement. Il est considérable et peu considéré, en tout cas dans la foule des romanciers du XIX^e siècle, qui fut l'heure du roman. À ceux qui soutiendraient qu'avant de visiter la chapelle de Barbey d'Aureville – autant l'annoncer tout de suite : on dit « aurevillienne » – il faut d'abord entrer dans les monuments fondateurs de l'histoire littéraire (panthéon hugolien, *palazzo* stendhalien, immeuble balzacien, maison de maître flaubertienne, cathédrale proustienne, usine zolienne, etc.), je répondrais qu'ils ont raison selon toute vraisemblance, mais qu'on ne peut jamais exclure la tentation d'un pas de côté sur les chemins de traverse.

Rêvasser hors des routes

Dans ce décor marqué par la surenchère architecturale de nos gloires littéraires, Barbey d'Aureville est un manoir en ruines sur le bord de la route. On sent qu'une telle bâtisse, obscure et inquiétante comme un

vieil édifice gothique, a été conçue par un homme exigeant, travailleur, élégant – c'est son vice –, qui a voulu se démarquer du reste de ses contemporains.

Dans le paysage des lettres, son œuvre est une gentil-homme pleine d'ornements dont le plâtre s'écaille et d'arabesques folles où le lierre s'aventure. Épistolier de génie, critique exceptionnel, plutôt piètre poète et romancier bizarre, Barbey d'Aureville a voulu trop en faire et sa postérité, je crois, il la doit moins à ses romans, auxquels il aurait voulu travailler davantage, qu'à ses nouvelles et à ses lettres. Et puis ce dandysme caricatural.

Pantalon rouge, veste cintrée. Beaucoup l'ont jugé ridicule. Certains l'ont trouvé magnifique. Que les uns ou les autres aient raison, à supposer qu'ils soient inconciliables, Barbey est unique en son genre. Son écriture est singulière, son verbe éclatant, ses obsessions reconnaissables. Cela suffit à faire de lui un écrivain supérieur à la norme. Majeur, je ne sais pas (qui peut savoir ? qui labellise ?), mais important sans aucun doute ; et même inoubliable.

Au fil des lignes qui vont suivre, on n'apprendra pas grand-chose sur Barbey qu'on ne puisse trouver ailleurs, dans les monographies nombreuses ou les milliers d'articles consacrés à l'auteur. Aucune note de bas de page n'en ponctuera le cours. C'est là un parti pris qui discrédite peut-être le sérieux de l'ouvrage. Mais le souci d'être lu sans cahot excède celui d'un respect scrupuleux des usages qu'il convient quelquefois d'honorer. Pour les citations, dont je promets solennellement qu'elles sont

de première main, il faudra donc me faire confiance. Je parlais à l'instant de chemins de traverse. C'est une promenade que je propose. Barbey n'en est que le prétexte. Prétexte à lire. À relire. À réflexion un peu, à digression beaucoup. Nous avancerons vers lui au rythme d'une conversation à bâtons rompus, sans se presser, sans autre idée que celle, modeste, d'inviter les lecteurs à s'aventurer plus avant, de nouveau ou pour la première fois, sur les routes buissonnières de l'œuvre aurevillienne. Bien sûr, il y a un risque : celui, revendiqué, d'un livre décousu.

Je ne sais si le défaut est grave, mais je voudrais surtout qu'on puisse, sans se hâter, prenant le temps d'une flânerie paresseuse, de Paris à Granville, dans les Landes ou à Londres, vagabonder de chapitre en chapitre en compagnie d'un auteur déroutant. On ne dirait rien de nouveau en le qualifiant d'inclassable. L'adjectif est prisé ; et il l'est tant, du reste, qu'on se demande à présent qui ne l'est pas, *inclassable*, comme s'il s'agissait d'une suprême distinction pour se voir séparé des auteurs affiliés à telle académie ou à telle obédience. Rien ne nuit davantage à la postérité qu'un excès de médailles ou d'uniformes à palmes. Rimbaud, *inclassable*. Céline, *inclassable*. Proust, *inclassable*. La Bruyère, La Fontaine, Rabelais, Montaigne, Pascal, tous remarquablement *inclassables*, autant dire tous les grands, et même quelques petits, mais pour d'autres raisons. Or jamais le talent ne se laissera ficeler dans ces geôles théoriques où l'on veut quelquefois incarcérer les œuvres derrière les barreaux du concept.

Barbey, donc, est déroutant.

Déroutant, d'abord, parce qu'il emprunte mille voies diverses et sinueuses.

Ce n'est pas un hasard si cet apparent casanier, qui probablement ne quitta jamais la France, appréciait tant les pérégrinations en diligence sur les routes de province, du Paris compliqué au Cotentin natal. En voiture, il observe ; par la fenêtre et face à lui. Sur l'un des manuscrits originaux d'*Une histoire sans nom*, détenu par la Bibliothèque nationale de France, on peut lire, au verso d'une feuille griffonnée au crayon à papier : « Fixé d'impression. Une femme à mettre comme visage dans *Les Diaboliques*, rencontrée hier dans une voiture publique. »

Les écrivains font feu de tout bois. C'est en marchant, en voyageant et en rêvant qu'on écrit en soi-même, parfois avec plus de ferveur que devant son bureau où s'empilent les brouillons et les livres ouverts. Déroutant, ensuite, parce que Barbey surprend, ne se fige que très tard dans une posture et des idées rigides, ne cesse pas d'étonner, d'émouvoir et d'apprendre. J'ai souvent changé d'idée sur son compte et je crois n'en avoir pas fini avec l'auteur du *Chevalier des Touches* qui m'accompagne depuis longtemps. Autrement dit, les idées qui vont suivre ne prétendent à aucune objectivité. Elles n'ont rien de sérieux et n'ambitionnent aucune démonstration. Rien de fixe. Rien de ferme. D'ailleurs, il s'agit moins d'idées que d'impressions éparses, glanées au petit bonheur, à un moment donné, arbitrairement choisies et dont rien ne peut dire qu'elles soient justes (à supposer qu'il existe une justesse des impressions), et encore moins

définitives... Ce n'est ni une biographie, ni un portrait. Ou alors déformé, au risque d'être flou, pointilliste et partiel, saturé d'impressions personnelles, de lectures, de promenades, de souvenirs, de lignes écrites pour le plaisir d'écrire, d'analogies bizarres et de pensées errantes où Barbey, sous les couches de peinture, pourrait bien disparaître comme dans le tableau du *Chef-d'œuvre inconnu* que Frenhofer, ce « cher maître » imprudent, livre aux yeux incrédules de Porbus et de Poussin.

Ce serait déjà une demi-réussite si, à la fin de ce livre, il reste un orteil ou un pied du sujet qui l'anime.